

En Mercatie

Par **Ávida Dólares**

Traduit du mercatien par Pierre-Ange Despiaux

Il était une fois, au grand pays de Mercatie, des patrons de monopoles très mécontents. Ils convoquèrent les Premiers ministres et Présidents (P-M. P) des différentes régions et provinces du pays et les semoncèrent. Ces derniers convièrent les grands services de Publicité et autres communicateurs-conseils et les semoncèrent aussi à leur tour. De réprimande en réprimande, on décida un Conseil extraordinaire : face aux grands patrons se retrouvèrent réunis les P-M. P, avec à leur droite, les Services secrets et le Renseignement, qui avaient mandé à leur tour les conseillers permanents de la Camarille ; à leur gauche, les firmes publicitaires, qui avaient aussi fait venir leurs conseillers permanents de l'Intelligentsia transgressive.

Ce fut Papa Boss lui-même qui dressa le réquisitoire :

- « Vous allez tous sauter. Tous, sans exception. Je liquide l'affaire et je repars au point zéro de la croissance. Ce sera peut-être difficile, voire très difficile, du moins au début, mais quelles économies réalisées sur des fonctionnaires ruineux et incapables, sur une bureaucratie parasitaire ! Mais je n'ai crainte : je retrouverai un très bon chiffre d'affaires. »

Le Premier ministre d'une nation post-industrielle osa prendre la parole :

- « Nous allons trouver le remède à cette économie grippée. Je donne la parole au chef des services secrets. »

Il y eut des sourires et des agacements dans la salle. Fallait-il revenir à des procédés usés jusqu'à la corde ? Le chef des services publicitaires se leva. Personne ne fut étonné : au Grand Conseil d'incessantes intrigues faisaient et défaisaient même les grands ministères. Mais Publicitus Maximus était un drôle d'individu, déconcertant. Non seulement avait-il gravi à une vitesse surprenante les échelons de la hiérarchie, mais il venait, par une sorte de révolution de palais, de cumuler les fonctions de ministre des Arts d'émancipation et ministre de la Publicité. On disait, par ailleurs, que le ministre des Services secrets et du Renseignement lui était tout dévoué. Ce n'était pas seulement un carriériste, un intrigant, mais un ambitieux aux desseins ténébreux. Même Papa Boss le craignait.

Publicitus Maximus aimait à s'exprimer par des sentences bien frappées ou par de longues périodes rhétoriques, un peu redondantes, sans doute, qui trahissaient ses origines de petit séminariste chez les Jésuites, ayant délaissé le vêtement comme tant d'autres à l'époque de ce qu'il est convenu d'appeler la Grande Défroque.

- « Et le désir, Messieurs ? », lança-t-il dans un silence de mort.

C'est ce qui se produisait quand Publicitus s'exprimait de la sorte, laconique, sarcastique : le pire était à craindre. Les beaux esprits affirmaient que lorsque Publicitus parlait de désir, on pensait à la mort.

Puis il reprit :

- « Le désir n'est-il pas producteur? Louis XIV a désiré Versailles et Versailles fut. Napoléon a désiré la France et la France fut. Sieur des Marais voulut une seigneurie, désigna Trudellus et Christianus ses vassaux, et voyez le résultat! »

Méditatif, on l'écoula. Il poursuivit, pédant :

- « La libido est le surcodage de toute marchandise et l'esthétique la forme de toute consommation. Soyons les artistes qui libèrent les instincts. Le désir est à réinventer. »

Il s'arrêta, songeur, puis reprit en s'animant :

- « Nous avons une mission : rendre le désir aux hommes, retrouver son flux et machiner des machines désirantes, faire sauter les verrous de résistance. »

Et soudain, il se déchaîna, furieux :

- « Le désir a été trahi par les marchands du temple. La libido est devenue une chose laide, vulgaire, banale. Nous ne pardonnerons jamais cette trahison du désir des masses. »

Une salve d'applaudissements l'immobilisa dans son port de tête qui évoquait curieusement celui d'un certain Benoît Mussolin. Il reprit avec cet humour caractéristique qui lui donnait tant de charme :

- « La trahison du désir est une mauvaise affaire : elle fait la pénurie puis aussitôt la surchauffe. Il n'y a pas à en sortir. Il faut à tout prix libérer les flux du désir, promouvoir les grands modèles de l'émancipation transgressive, exalter la production des secteurs promotionnels. Que l'on fasse appel aux artistes! Qu'ils soient réquisitionnés! Nous leur donnons les pleins pouvoirs. »

Il s'arrêta, puis en scandant les mots : « L'intendance suivra », se rassit, sous des applaudissements presque unanimes.

Papa Boss semblait conquis, mais c'était un homme avisé :

- « Croyez-le, Publicitus Maximus, moi aussi je souhaite de tout cœur cette renaissance. Il faut se libérer des vieux tabous, des complexes... Mais ne craignez-vous pas les forces répressives, les ouvriers, la plèbe, enfin tous ces gens avec leurs revendications alimentaires et quantitatives, leur moralisme mesquin et autoritaire? Cette libération pourra-t-elle s'accomplir sans déchaîner les vieux privilèges, les vieilles scléroses, les bureaucraties et les corporatismes de toutes sortes? Tout ce monde va être dérangé dans ses chères petites habitudes. Attendons-nous à une relance de l'agitation des besogneux. »

Il fut interrompu à ce moment-là par le Grand Argentier, Crésus, dont la civilité à l'ancienne était pourtant proverbiale :

- « Je tiens à protester avec la plus grande vigueur contre ce mépris des lois élémentaires de l'économie. Où allons-nous, messieurs? Ne parlons pas d'équilibre budgétaire, puisque le déséquilibre est depuis fort longtemps votre politique... Croyez-vous que l'inflation puisse être sans limites? De relance en relance, de surchauffe en surchauffe, ne craignez-vous pas que la chaudière n'éclate?... »

On entendit un grand vacarme dans l'assemblée. Tout un groupe de gens dignement costumés, anthropoïdes cravatés, vestonnés (non, ce n'était pas encore l'époque des guenons guindés en tailleur), applaudissaient à tout rompre tandis que la grande majorité en cols roulés cachemire ou en T-shirts et jeans troués, cheveux longs et imberbes ou tête à peine hérissée de poil et barbe à la bûcheronne, protestait avec véhémence.

Publicitus Maximus ne lâchait jamais le microphone, aussi put-il de cette façon couvrir la rumeur de sa belle voix sonore :

- « Non seulement l'intendance suivra mais le peuple aussi. Le peuple a toujours suivi les poètes et ceux qui proclament les nouvelles tables. Je me charge de ces mauvais bergers, des bureaucraties qui prétendent représenter les masses. Monsieur le Grand Argentier, je vous le répète : « Que l'imagination prenne le pouvoir ! » Vous vous accrocherez à de vieilles lois désuètes, mais on n'arrête pas la révolution sociale. Il faut chercher, créer, expérimenter. Votre économisme est dépassé. Alors que l'humanité dispose enfin de l'abondance et des pleins pouvoirs de jouissance grâce à la technique mise à la disposition des artistes, alors que nous pouvons enfin schizophréniser la société, alors que nous avons découvert les vrais organes du corps, les médias qui permettent de faire éclater les prétentions grotesques des gens vautrés dans la survie, alors que nous disposons des organes de transcendance d'un socius répressif, alors que nos chimistes ont découvert les voies du grand voyage, alors que nous avons les organes de participation cosmique... il faudrait que le budget soit équilibré ? »

Il y eut des rires dans la salle. Même Papa Boss souriait. Publicitus Maximus reprit :

- « Qu'advienne la multiple splendeur ! La vraie vie est absente : nous la découvrirons. L'un est le multiple comme le multiple est l'un ; retrouvons la grande communauté infinie des sens. Mon corps est l'univers et l'univers est mon corps ; ce qui est moi est toi. Je est un autre : le sauvage, l'enfant, la folie ! Et moi, Publicitus Maximus, je suis le jeu du je. »

Il lui arrivait souvent de s'égarer dans des réminiscences zen et pataphysiques de comédien raté. Mais Papa Boss savait couper court :

- « Entendu, Publicitus Maximus. Vous avez convaincu... Mais que le peuple suive. S'il ne veut pas de la poésie, il aura le bâton. »

Et, se tournant vers le Grand Argentier, il lui dit :

- « Allez, monsieur, ne vous en faites pas. Je vous conserve toute ma confiance... »

Notices biographiques

Né en Europe à la toute fin du 19^e siècle, **Ávida Dólares**, artiste multidisciplinaire comme il y en a tant depuis une centaine d'années, a pratiqué l'art sous plusieurs formes : littérature, peinture, sculpture, cinéma, etc. Il n'existe pour lui aucune frontière, aucune limite au pouvoir de l'imagination, ni aux moyens pour qu'advienne ce règne où le rêve est maître absolu. Les connaisseurs savent qu'il est aussi connu sous divers pseudonymes dont Dany Rawhole, Davida Solaredes, Andrej de Miková ou le Marquis de Lída i Domènech. Nous avons cru bon de faire redécouvrir *En Mercatie*, cette fable écrite dans les années 1960 ou 1970, pour la raison qu'elle nous semble toujours d'actualité.

Comme nombre de traducteurs, **Pierre-Ange Despiaux** travaille pour le Bureau des langagiers et langagières Anonymus & Incognitus. Certains le connaissent par quelques-uns des pseudonymes suivants : Seán Pàdraig Fionnadóir, John O'Donovan ou Enrique Pantaleón. À son actif, il a plus de trente ans d'expérience et de nombreuses traductions tant pragmatiques que paralittéraires.